

# LE FRUIT DE LA DISCORDE

(comédie déviante)



Acteurs

PRINCE  
THALIE  
EGLAÏS  
ADAMIS  
MERES  
CORADINE

*La scène se passe dans une fête en campagne.*

C'est une vieille recette.

Et si nous remettons le couvert ? Une nouvelle dispute. Un peu de sel et de mythologie. Des amours intermittentes – simples et plusieurs.

Mélangions les genres. Mettons en abîme. Un peu de bon temps.

N'oublions pas ! C'est une comédie ! Glissons du burlesque. Un peu de mauvais goût dans la soupe des espèces.

Faisons place à l'homme. A la femme surtout.

Donnons-leur corps.

Imputons-leur un passé qu'ils s'élaborent ; qu'ils se sabordent et se refassent.

Plaçons-les dans le cadre ancien d'une histoire éternelle et classique.

Laissons-les faire.

1.

*Eloge des corps. Installons-le.*

« *L'Amour est une fumée faite de la vapeur des soupirs.* »  
(Shakespeare)

PRINCE. –Installons le décor.  
Le décor pour la fête.  
Plaçons-le sous cette arche.  
Rassemblons la poussière.  
Dans cet « espace à verbe » où tout est ordonné, façonnons la matière.  
Le squelette est dressé ;  
les animaux parqués ;  
ils ont pour nom : « êtres vivants ».  
Tapissons d'herbes et de verdure les endroits esseulés.  
Donnons pour nom « semence » aux arbres dont le fruit porte le grain fécond.  
Dissociions malgré tout le pommier et la mangue.  
Laissons couler les poires et les pommes à nos pieds,  
Laissons choir les atomes qui nous viennent d'en haut,  
et plaçons notre fête sous le signe de la myrrhe.  
C'est d'ailleurs la saison où son arbre est en pleurs.  
Admirons Adamis qui rythme les saisons !  
Louons Adamis, Seigneur en second.  
Créons.  
Soyons féconds et prolifiques,  
Soyons funèbres puis triomphants.  
Dominons les espèces,  
et n'épargnons  
surtout personne !  
  
Profitons de la nuit pour créer notre jour.

Elle est la plus propice.  
Laissons luire le soleil – laissons-le entrer par une faille de plafond  
qu'il éclaire nos sujets, concentrant ses rayons !  
Et filtrer la poussière dans ce lieu solitaire et sauvage.

Et nos corps ténébreux profiter du spectacle !

Pour réussir sa fête il faut des invités.  
Alors invitons.  
Invitons Koush et ses cinq fils  
Abel et puis son frère.  
Trois moutons pour le méchoui ; le veau pour la chenille.  
Convions Cypris la trouble-fête (mettons-lui deux cartons de peur  
qu'elle ne se froisse.)  
Invitons Cinyras le roi de chibre, Smyrna, sa fille.  
Deux trois chamans – des pâtres égarés...  
Pour assurer l'ambiance, n'oublions pas l'orchestre !  
Payons-nous une fanfare :  
Eros et sa cithare, Youbal et son pipeau, Pan avec sa flûte, quatre-  
vingts chalumeaux...  
Convoquons Miçraïm, Ofir, Hawila, Yovav et Perséphone.  
Invitons Alizé.  
Mandons Guètèr, Mash, Ouç, Oval, et Houl.  
Invitons Gomorrhe,  
Saba,  
Sodome ;  
Invitons Sem ;  
Invitons « nous ».

Dans le tohu-bohu, isolons les sujets géniteurs :  
Adamis et Egläis  
Egläis, la femme en côte.

Mères, qui perd ses formes.  
Coradine les cheveux en épis.  
Invitons-les.  
Tels seront nos convives prévus sous la grande arche.

Préparons aussi le derme et l'épiderme qui feront leurs costumes.  
Car la fête est à costumes !  
Habillons-les de peau pour protéger leur chair.  
Enfilons leur une tunique qu'ils puissent enfin jouer.  
Mettons leurs sexes en évidence pour qu'ils se reconnaissent.  
Ainsi déguisés, le jeu pourra mieux prendre.

Le fruit de l'expérience n'est pas une pomme.  
La symbolique est plus juteuse si le fruit est une mangue.  
Ne nous méprenons pas – qui pourrait se méprendre ?  
Le jeu pourra mieux prendre si le fruit est une mangue.

Laissons l'homme loin de sa côte.  
Celle qu'on lui a escamotée lâchement dans son sommeil.  
Lançons-la au plus loin, qu'il court après son os !  
Lançons-lui loin sa côte : le jeu pourra mieux prendre.

Faisons de l'art avec un os.  
Fabriquons la femme avec.  
Fabriquons la femme, c'est elle qui nous fabrique.  
Livrons là pareille à l'homme, le jeu pourra mieux prendre.

La partie commencera quand ils se trouveront.  
Ils devront apprendre à se connaître ou tenter l'impossible.  
Ils se verront contraints d'échanger leurs costumes – de froisser les  
tissus – de découvrir la chair – pour pouvoir se saisir.  
Une fois la peau tombée le jeu reprend ses droits.

Et si un tiers paraît... Et que l'appétit mute...

THALIE. – le jeu pourra mieux prendre, et nous verrons enfin, d'Eglais ou de l'autre, lequel a commencé.

PRINCE. – Le jeu vaut la chandelle...

THALIE. – Oui certainement.

PRINCE. – Et nous pourrons juger !

THALIE. – Le jeu vaut certes la chandelle et nous pourrons savoir lequel des deux sujets nous a commis la honte !

« A sexe vêtu, tu te vexes ! » : leur ego s'élabore...

Le jeu vaut la chandelle.

Interrogeons la nature, c'est elle qui sait mieux faire.

C'est par le chant des corps que nous pourrons mieux voir.

De même l'enfant qui sort la tête, coupons le fil de leur passé ; leur mémoire est vidée, ils sont à sorts égaux.

Leur caractère de sorte rafraîchi nous donnera ainsi matière.

J'installe une guirlande pour égayer un peu. Le lierre a ses pouvoirs...

Je me garde un joker si la pratique échoue.

Dans la partie carrée, je garde la meilleure carte : le sept renversé.

Je me ressers un verre. Je possède encore quelques atouts, n'est-ce pas mon prince ?

Prince, retirons-nous, pour observer la danse.

Je ne peux plus voiler l'excitation présente.

J'ai beau tenir le masque, un gloussement, issu des profondeurs, le fait aussitôt choir !

Prince, allons-nous-en, je n'y saurais tenir!

PRINCE. – Ton œil scintille.

THALIE. – C'est parce que mes prunelles ont faim.

PRINCE. – Alors Thalie, retirons-nous, et observons, en bons voyeurs, la comédie des corps.

THALIE. – Je reste votre muse. Votre muse amusée. Usez donc de votre muse comme cela vous amuse.

PRINCE. – Ma muse m'amuse.

THALIE. –Alors partons, bon prince. Savourons l'amusette. Je me ressers un verre. Mettons-nous à l'abri de la lumière des corps.

2.

*Comment du non-être, l'être pourrait-il naître ?  
Entrée des êtres.*

*Eglais entre ruisselante. Dehors, c'est l'orage.*

EGLAÏS. – Ohé !  
Ici, personne pour me répondre ?  
Ici, personne pour admirer ?  
Admirez-moi ! Je suis sans col !

Je ne crois pourtant pas être en avance...

Au début était la solitude.  
J'entre en scène.  
Ma solitude est seule et je la double.  
J'ai lavé la rivière en trempant mon visage ;  
je me suis découverte presque entièrement :  
je n'avais jamais vu un tel ouvrage !  
J'ai trempé mon talon et l'eau s'est éclaircie ;  
j'y ai vu mon reflet qui me mirait d'envie,  
je me suis ainsi vue adulée par mon double...

Autant m'asseoir, je n'paierai pas plus cher !

Le décor est charmant.  
On croirait que quelqu'un l'a dessiné pour moi !  
Cet endroit est rempli comme de nouveaux mondes...  
C'eut été vraiment sot de ne pas y venir !

J'ai reçu deux cartons : Etait-ce utile ?

J'ai endossé ma plus belle robe, tunique de circonstance !  
J'ai appris quelques pas à reproduire « en boucle », j'ai lavé les cheveux,  
et j'ai frotté des fleurs pour en faire une pommade.

Ici, je parle à l'Autre :  
Reçois mon ventre.  
J'ai comme un mal en lui.  
Est-ce d'avoir « commis » ?  
Depuis que je quittais les eaux du géniteur, jusqu'aux flux que je perds chaque jour un peu plus, j'ai craché eau salée et j'ai fui Sang du Père.

Nous naissons tous de la terre et de l'eau,  
mais un os s'est planté dans mon ventre, jour « A » de ma naissance  
(Oh jour caché de ma propre délivrance).  
Un os est dans mon ventre : voilà pourquoi je saigne.  
Je suis hémorragique.  
J'ai l'os qui me fait mal et me remue le bide.

Quelqu'un pour l'arracher ?

Ma solitude est seule et il faut l'accoupler ;  
Mais personne.

D'un souffle de narine, je déchaînerai l'effluve d'une si rouge  
haleine que brûleront les êtres à les faire fusionner ;  
Le sang bouillira si fort que la terre en fondra ;  
Il se formera là une immense masse informe ;  
Et de cette pâte à homme, je fabriquerai le mien.  
Golem, Golem, Golem, laissez-moi te mettre un cœur !  
Au début était la solitude. Et puis arriva l'Autre.

3.

*Précipice oculaire.*

*Adamis, le corps boueux, paraît vis-à-vis d'elle. Il éternue :*  
« *Ishsha* »

EGLAÏS. – Mais quel est ce terreux ?

ADAMIS. – J'ai reçu un carton...  
Tant de mal à trouver... J'ai dû sept fois me perdre !  
Mais quand enfin je suis rendu, je tombe sur toi...  
Voici cette fois, en chair et os, la femme prise de l'homme épris.

EGLAÏS. – C'est très joli...

ADAMIS. – Ça vient du fond.

EGLAÏS. – Bravo !

ADAMIS. – Puis-je avancer ?

EGLAÏS. – De vos deux jambes, qui semblent plus poilues...

ADAMIS. – Tu es mon délivreur.

EGLAÏS. – Et toi ma descendance.

ADAMIS. – Je te connais déjà, sans même avoir goûté.

EGLAÏS. – Mon être à l'envers...  
J'attendais sans savoir.

ADAMIS. – Je savais ta présence.  
Errant dans l'adama, j'ai trouvé trois fils fins.  
Sur les bords épineux d'un grand buisson de ronces,  
trois cheveux entortillés flottaient entre deux branches.  
Et je t'ai reconnue.  
Je voulus les cueillir mais en les démêlant, je me suis écorché le  
doigt sur une épine.  
Et mon sang se mêla aux trois cheveux divins, dont j'ignorais encore  
s'ils avaient un corps.  
J'entrepris alors de leur en fournir un ; en m'aidant de mon sang,  
j'ai retracé le corps à partir du sommet ; je t'ai façonnée entièrement  
dans ma tête. Te voici cependant en véritable chair...

EGLAÏS. – Et comment suis-je ?

ADAMIS. – Légèrement plus petite.

EGLAÏS. – Approche encore que je te voie.

ADAMIS. – Tes cheveux sont plus denses.

EGLAÏS. – Mes épaules moins larges...

ADAMIS. – Quelles-sont ces choses ?

EGLAÏS. – Ce sont mes seins;  
je ne sais pas pourquoi ils poussent...

ADAMIS. – Nous verrons bien.  
Et ces mollets ?

EGLAÏS. – Ce sont les miens.

ADAMIS. – Vingt doigts, deux pieds, deux jambes, deux bras, deux yeux, deux oreilles, un tronc, un cou, une tête, une bouche, creux du coude, un nez, deux tétons... Il ne vous manque rien. Et pourtant...

EGLAÏS. – Nous nous ressemblons étrangement. Mais nous ne sommes pas vraiment semblables ; j'ai remarqué immédiatement à ton entrée.  
La bosse de votre cou.

J'ai remarqué la bosse à votre cou comme sorte de protubérance singulière.

ADAMIS. – Cet appendice qui vous manque à vous-même.

EGLAÏS. – Acceptez donc un verre.

ADAMIS. – Puisque vous me l'offrez...

EGLAÏS. – Reprenez-en un autre.

ADAMIS. – Lorsque je bois, en vos yeux bus, le vertige s'accélère.

EGLAÏS. – Prenez garde à la chute !

ADAMIS. – Elle ne m'effraie pas. Ce n'est pas ce qui m'inquiète!  
N'est-elle pas naturelle ?

EGLAÏS. – Vous semblez l'accepter. Reservez-moi un verre.

ADAMIS. – A ma naissance, je chus comme un fruit mûr.

EGLAÏS. – Ce sont les vagues qui me crachèrent.

ADAMIS. – Il semble donc que nous soyons deux échoués.

EGLAÏS. – Laissez-moi vous toucher.

ADAMIS. – Mon corps est à vous.  
Attention : je pique.

EGLAÏS. – Je connais les broussailles, les ronces et les serpents.  
La mince écorce de votre peau ne m’effraie pas.

ADAMIS. – Votre main est si douce, votre corps agréable...  
Le plus léger tissu de ta seule peau de femme.

EGLAÏS. – J’ai mis de la pommade de fleur dans mes cheveux...

ADAMIS. – Je voudrais te sentir plus près encore.

EGLAÏS. – Je ne sais pas si nous devons...

ADAMIS. – Reprenez donc un verre et je vous accompagne.

EGLAÏS. – Bien volontiers !

ADAMIS. – Trinquons ensemble ! Echangeons les fluides !  
Buvez, buvez ce délicieux nectar !  
Je bois à votre santé.

EGLAÏS. – A la santé du sang qui vient!

ADAMIS. – A la santé du vin futur !

EGLAÏS. – Voulez-vous danser ?

ADAMIS. – Je ne sais pas.

EGLAÏS. – Laisse-moi t’apprendre.

ADAMIS. – Tu sais danser ?

EGLAÏS. – Quelques pas...

ADAMIS. – Tu as appris cela seule ? Sans cavalier?



EGLAÏS. – Comme la lumière précéda le soleil et sa veilleuse.

ADAMIS. – Alors, allons-y. Je suis ton homme !

EGLAÏS. – Tu dois sentir ton poids.

ADAMIS. – Le voici sur le sol.

EGLAÏS. – Le tout est de suspendre et de lâcher.

ADAMIS. – Suspendre et lâcher...

EGLAÏS. – Rentrer dans le rythme... Envahir par le son – le son t’envahir...

ADAMIS. – Suspendre et lâcher...

EGLAÏS. – Ça vient. Viens contre moi.

ADAMIS. – Suspendre et lâcher... Je sens le sang – le son m’envahir. Laissons-nous faire.  
Le vin nous manque.

EGLAÏS. – Je sens quelque chose grandir entre nous...

ADAMIS. – L’appendice du bas qui fait des siennes...Vite !  
Reprenons un verre !

EGLAÏS. – Je suis en eau.

ADAMIS. – Voici.

EGLAÏS. – Nommez-vous !

ADAMIS. – Moi ?  
Je suis Adamis. Et vous ?

EGLAÏS. – Nommez-moi.

ADAMIS. – Tu es la femme : l’os de mes os.

EGLAÏS. – Je suis Egläis.

ADAMIS. – Je sors de l’arbre ; tu sors de moi.

EGLAÏS. – Entre en moi !

ADAMIS. – Tu es mon « miam », ma laisse, mon poil à gratter...

EGLAÏS. – Je te mange, je t'attrape, te garrotte...

ADAMIS. – Si tu étais un animal, tu serais cygne.

EGLAÏS. – je t'enserre, je te presse, je te pelote...

ADAMIS. – Un cygne qui vole et me frôle..

EGLAÏS. – Je te suce, je t'aspire, je te tends...

ADAMIS. – Qui joue du cou pour m'attirer...

EGLAÏS. – Je t'attends.

ADAMIS. – Et qui s'envole quand j'approche la main.

EGLAÏS. – Je te crache, je t'expulse, te ravale...

ADAMIS. – Mon jouet, mon bijou, mon bout d'île.

EGLAÏS. – Je t'inspire, je t'émeus, je t'étonne.

ADAMIS. – Mon îlot.

EGLAÏS. – Tu es mon « miam », ma laisse, mon poil à gratter.

ADAMIS. – Je t'accoste, je t'explore, je t'annexe...

EGLAÏS. – Si tu étais plante, tu serais lierre...

ADAMIS. – Je t'embrasse, je te veux, je t'embrase...

EGLAÏS. – Qui m'enserre qui monte et m'enveloppe...

ADAMIS. – Je t'attends, je te prends.

EGLAÏS. – Qui s'agrippe et me bouffe...

ADAMIS. – Je t'apprends l'interdit, je te froisse...

EGLAÏS. – Et me vide.

ADAMIS. – Je tâtonne...

EGLAÏS. – Je te déculotte...

ADAMIS. – Je t'engouffre.

EGLAÏS. – Je te découvre...

ADAMIS. – Je te dis...

EGLAÏS. – Et je t'aime.

ADAMIS. – Moi aussi.

*temps*

EGLAÏS. – Immortalisons l'instant. Prenons une photo ! Une pour chacun.

ADAMIS. – Jamais, n'avais-je autant nommé !

EGLAÏS. – Prends-moi d'abord et je te prends ensuite.

ADAMIS. – Un sourire ? *Il prend la photo.* Tu es divine.

EGLAÏS. – A mon tour de te prendre ! Mets-toi par-là.

ADAMIS. – Pour la postérité ! Un autre verre ?

EGLAÏS. – Alors c'est le dernier. Tu vas devoir partir. J'aimerais me laver.

Attends...

Tu as été proluxe et habile. Je t'offre ceci – prends-y vraiment garde. Je te donne la moitié de cette mangue, moi, je garde l'autre.

Si jamais tu la perds ou bien si tu la manges, je te chasse sans sursis.

ADAMIS. – Reçois, mon image en retour. *(il lui donne sa photo)*

EGLAÏS. – Appose une dédicace que je puisse être sûre.

ADAMIS. – « A la plus belle »

EGLAÏS. – C'est bien.

Je garde ta photo non loin de la mienne.

Conserve bien ta mangue et tiens-la à l'écart des appétits gloutons.

ADAMIS. – Je la garde comme ma vie. Si jamais je la perds, allez clamer partout qu'Adamis est mort !  
Pourrais-je bientôt te voir ?

EGLAÏS. – Le temps que je me lave.

ADAMIS. – Je serai bientôt là.

EGLAÏS. – Allez, va-t'en!  
Encore quelques secondes et il sera trop tard...

ADAMIS. – Bonsoir bergère. Je pars travailler.

4

*Plantons la graine.*

EGLAÏS, *seule*. – Bonsoir mon terreux.  
Et bien voici !  
Voici l'homme, et je suis nue.  
Mes sens sont encore pleins du parfum qu'il me laisse.  
Et le parfum, c'est lui qui me le donne ; c'est lui qui l'imprime.

Il porte en lui toutes les senteurs du sol. Il est le parfum : c'est lui qui le parfume.

Mon bonhomme. Tu as pris place en mon derme et fais de moi ton mouchoir... Je dois m'éponger. Son corps est si différent, son odeur : si présente encore... Et sa photo ne cesse de me rappeler que je suis à lui autant qu'il est à moi. Que vais-je en faire ? Et moi que faire ? C'est beaucoup trop ! Je ne voulais pas tant – tant d'un coup – tout de suite ! Mon âme est renversée – mon corps en dessous... Je vais reprendre un verre pour me remettre en place.

Ce corps est beau mais déjà il m'irrite. Je crois que je l'attends.  
Et lui ? Qu'attend-t-il au juste ? Attend-t-il quelque chose ?

N'y compte pas Adamis ! Tout cela est trop frais et déjà tu m'étouffes !

Qu'es-tu venu dans mon monde ?

Et pourquoi retournes-tu la terre, et mon corps et mon cœur ?

Je rougis dans mon sang. L'eau salée de mon corps s'empourpre et durcit. J'ai des caillots dans mon esprit et mon âme est tordue. Il faut que je me lave, je sens trop son odeur.

*elle va pour se laver mais elle trouve Coradine*

5

*Drame leucorrex*

EGLAÏS. – Mais que fait ce drôle d'objet dans mon cercle ? Allez-vous en !

CORADINE. – La place est prise !

EGLAÏS. – Tu vas souiller mon eau ! Qui t’a permis d’entrer dans mon ruisseau ? Fuyez, que je n’entre en dispute!

CORADINE. – Pardon ? ... Vous êtes ?

EGLAÏS. – Je suis Eglais. La seule et l’initiale.

CORADINE. – Et moi : Coradine. J’étais là la première... J’ai un carton.

EGLAÏS. – Ça n’excuse pas! Sors de mon bain ou je te refais la tête !

CORADINE. – Si c’est à ton image, je préfère assurément sortir... Mais, tu m’en excuseras, il faudra patienter : je termine mes ablutions.

EGLAÏS. – J’ai mon corps à laver et c’est assez de mon reflet pour admirer mon double. Il n’y a pas de place pour ta copie mal croquée.

CORADINE. – Est-ce de ma pomme dont tu parles?

EGLAÏS. – Je parle de cette chose qui vient squatter mes eaux entre deux cailloux.

Alors que je quitte juste le plus bel homme de mes terres,  
pleine encore des parfums qu’il me laisse,  
patauge une mouche dans mon potage et ça me pèse au plus profond!  
J’ai besoin de me laver. Allez : file !

CORADINE. – Ouvre les yeux et tu verras – enveloppe creuse ! – par ce reflet qui me ressemble, la franche pâleur de tes attraits.

EGLAÏS. – Retourne te noyer, va dans ta terre, rends-moi mes eaux !

CORADINE. – Barbote dans ta laideur. Fiche-moi la paix !

EGLAÏS. – Si tu veux de la boue, je m’en vais t’en offrir !  
Ce ruisseau est à moi et je le prouve : Je marque mon territoire.  
Veux-tu rester ?  
Ton reflet va jaunir et tu boiras la tasse...

CORADINE. – Sale pisseuse ! Tu le paieras, je le promets !

EGLAÏS. – C’est ça ! Crache ! Crache ! Postillonne et sème ta crasse ! Il poussera ton arbre à l’envers et les fruits dans le sol !  
Dresse un cochon pour la récolte empoisonnée !  
Ce ruisseau est à moi. J’en ai besoin pour me laver.  
Trouve-toi une flaque – «flanque-z-y ton corps » – va dans ta flotte !  
Fous-moi la paix !

CORADINE, *sort de l'eau*. – Je vais prendre un verre.  
J'avais fini de toute façon.

*Elle va boire.*

Si tu tiens à me bannir, Accroche-toi !  
J'ai mon carton et un Méres... Jamais n'accepterait-il que je  
m'éloigne !

Il va normalement revenir, et tu verras la déculottée qu'il te mettra !  
La pile ! La raclée ! J'ai hâte de voir !  
J'ai hâte de voir tes yeux sécher à terre, ta chair en loque,  
et la nappe rouge envahir la surface. Tu sens l'urine !

Je ne sais pas quel est l'homme dont tu parles – je n'en connais  
qu'un.  
Je ne peux pas le blâmer de ne pas me connaître ;  
il faut en tout cas reconnaître  
qu'il ne brille ni par le goût, ni par le jugement  
car enfin quoi !  
On admire le monde à travers ce qu'on aime  
et le monde est bien plus beau que vous !

EGLAÏS. – Mon homme est un terreux mais son visage est lisse.  
Et il le restera si je l'arrose encore.  
Toi tu t'assèches.  
La terre de tes cheveux te tombe sur les épaules. Tu t'effrites à vue  
d'œil !  
La vie s'enfuit de ton haleine ; déjà tu déblatères !

Quand tu ne seras plus qu'un petit monticule où les oiseaux  
viendront pondre, ton Méres s'enfuira ; tu n'auras plus qu'à t'offrir  
aux fourmis.

CORADINE. – Mon Méres vaut ton terreux, ma cocotte !

EGLAÏS. – Adamis est un vivant. Il sait reconnaître son corps : il  
m'a reconnue tout de suite. Nous nous sommes joints et aimés sans  
mesure.  
Ton Méres est une poussière qui ne me fait pas peur ! Un léger  
souffle d'Adamis le fait sitôt périr.  
Mon homme a les racines profondes!  
Donne une serviette !

CORADINE, *lui tend sa serviette* – Viens la chercher !

*Eglais sort de l'eau.*

EGLAÏS. – Je t'arrache la paille du crâne si tu oses me toucher !

CORADINE. – Quel est cet Adamis ?  
Si nous nous rencontrons, il me remarquera.  
Il s'étonnera sûrement de me voir si jolie. Je lui rendrai son charme  
s'il en est pourvu.

EGLAÏS. – Adamis est à moi et tu ne peux le prendre. Il m'a donné  
son âme et l'a dédicacée. (*Elle lui montre la photo d'Adamis.*)

CORADINE. – Il ignorait ma vie.

Mais à y regarder, lorsqu'on nous considère, le bon goût veut qu'on me choisisse !

Quant à cette photo, Rien d'étonnant à ce qu'elle me revienne car d'entre nos deux faces, la vôtre est la plus terne.

EGLAÏS. – Rends-la moi !

CORADINE. – Récupère-la... Elle est floue, je n'en veux pas.

EGLAÏS. – Ne pose jamais plus tes sales mains sur elle !

CORADINE. – Mes mains ont mieux à faire.

Sa figure est comme un masque de cire qui perle. Son front est clair. Tout est serein dans son visage...

EGLAÏS. – Il est le fils de la terre et de l'eau. Dans un frottement de deux montagnes, son arbre est apparu. Il en sortit couvert de résine : voilà pourquoi son front ruisselle.

CORADINE. – Si je n'avais pas un Méres consigné dans mon corps, je prendrais volontiers le chemin d'Adamis.

EGLAÏS. – C'est un chemin trop escarpé et sans vouloir vous décevoir : je vous crois vraiment mal équipée...

CORADINE. – Sans doute.

Plus je vous considère, plus je le reconnais : vous êtes belle.

Et (à parler sans aigreur)

je dois aussi admettre que vous me surpassez.

Sur tout ce qui s'observe.

Sans vous porter envie, je dois le reconnaître : un Adamis ne peut échapper à l'amour qu'inspire partout une Eglais au monde humain.

Jusqu'aux objets les plus terreux.

Je crois, sans mentir, que la nature m'ayant faite homme, Adamis ou Méres,

ou tout autre sujet portant la tunique mâle,

je ne pourrais rester sans feu devant vos chers attraits.

Les appâts d'Eglais sont des pièges dans lesquels on se noie ou se brûle...

On ne peut que vous servir.

EGLAÏS. – Les appâts sont des pièges à qui sait s'en servir.

Mais vraiment, tu me charmes !

Je reconnais quelque douceur en ta langue.

Ton Méres a de la chance.

Si tu le flattes comme un soleil !

Te le rend-il bien ?

CORADINE. – De quoi lancer ses sandales au plafond... Mais Adamis ? Est-il bon amant ?

EGLAÏS. – Monsieur bambou peut s'en aller trouver un autre étui !

CORADINE. – Tu m'en vois ravie.  
N'as-tu pas cependant peur que le plaisir diminue – à la longue ?  
Que tu deviennes indifférente ?

EGLAÏS. – Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est le plus bel enfant  
que la terre ai porté !  
Il porte les saisons jusque dans ses racines. Lorsqu'il œuvre la terre,  
la terre devient ronde  
et lorsqu'il souffle en moi, c'est un rôle souterrain qui traverse, brise  
les membres et me condamne au doux sommeil.  
Je connais du plaisir l'effort et les délices, parce qu'il m'a donné de  
quoi les savourer.  
J'ai soif en sa sueur.  
D'en parler me ravive et son odeur me manque...

CORADINE. – Prête-moi sa photo!

EGLAÏS. – Tu n'y penses pas ? Jamais de la vie !

CORADINE. – C'est pour te soulager que je te le propose.  
T'éloigner de sa vue un moment.  
Je te la rends bientôt.  
Je vois que tu soupîres ; que tu souffres. Son image te tourmente.  
Il te faut te priver un instant du plaisir de l'avoir.  
Confie-moi sa photo.  
J'en prendrais soin ; ne la froisserai pas, je te promets.

Va prendre l'air et souffle un peu...

EGLAÏS. – Merci, mais je préfère la garder avec moi.  
J'éviterai de la regarder, c'est tout.

CORADINE. – Tu sais que non.  
La maladie vénusienne te guette, ma fille !  
Donne-la-moi que je la range le temps qu'il faut.

EGLAÏS. – Je ne suis pas malade... Je ne voudrais pas que tu  
l'abîmes.  
Tu as raison... Je ne suis pas sereine. Ecoute ! Prends-la !  
Je ne sais pas si je m'égare – je te la confie comme à une amie.  
Prends soin de la cacher. Ne la perds surtout pas!  
Je viendrai la reprendre quand le temps s'y prêtera. Je m'éclipse.

*Elle sort en trombe.*

6.

*Avec un grand « C ».*

CORADINE, *seule*. – C'est ça : Cours !  
Laisse-moi la place, l'image et l'âme de ton amant.  
Elle me revient de droit car je suis la plus belle et qui le dénierait ira  
fondre aux enfers !



Méres est à mes pieds, Adamis en prison ; ce soir, je suis la reine et la femme à marier !  
Il reste encore à faire du gringue au plus velu, et à tirer le fruit de ma conspiration...

7.

*Fallait pas commencer.*

CORADINE. – Méres !

MERES, *passant la tête*. – Tu es lavée ? Je peux venir ?

CORADINE. – Je ne sais plus, Méres, car je suis laide. S'il te prend l'envie hideuse d'examiner ta vieille dondon en chaire pendante, du dégoût certainement paraîtra...

MERES. – Mais enfin... Que vas-tu dire?

CORADINE. – Suis-je belle à tes yeux?

MERES. – Tu me demandes si tu es belle? Il n'en existe aucune aussi belle en ce monde ! Tu es jolie comme une étoile !

CORADINE. – Et bien trouve-toi une vache à traire, car Coradine est un laideron !

J'ai rencontré ici une femme, qui sans rougir, m'a soutenu ce trait.

MERES. – Une autre femme, ici?

CORADINE. – Elle a pissé dans mon eau!

MERES. – Non ?

CORADINE. – Sers-moi un verre, s'il te plaît...

MERES. – Viens dans mes bras que je t'embrasse. C'est bien toi la plus belle. Viens. Tes larmes coulent sur mes lèvres comme sait aussi couler, à des moments propices, une source plus intime.

CORADINE. – J'ai peur que tu me laisses Merès! J'ai peur que tu t'éloignes... Que tu partes rejoindre la pisseuse aux abîmes – et que tu m'abandonnes...

MERES. – Mais qu'est-ce que tu racontes? Laisse-moi t'embrasser...

CORADINE. – Si tu me laisses, je suis finie – bonne à crever.

MERES. – Qu'est-il question que je te quitte? Que je m'arrache ?  
Je pars quand tu demandes !  
Quand tu veux te laver !  
Juste quand tu désires...  
Mais si tu veux : je reste.

CORADINE. – Tu es un amour et tu m'es dévoué.  
J'ai un peu froid. Ressers-moi.  
Je ne suis pas assez belle – je ne suis pas assez belle pour toi.

MERES. – Donne-moi le nom de cette effrontée !

CORADINE. – C'est Eglais.  
Elle est très belle, mais méfie-toi : elle est méchante.

MERES. – Comment est-elle ?

CORADINE. – Pas vilaine, mais vulgaire. Elle tient du serpent et de la bécasse. C'est une mégère. Tu la reconnaîtras – tu ne peux pas te tromper : c'est la seule femme dans le jardin, à part moi.

MERES. – Tu es la seule.

CORADINE. – Tu lui mettras une belle raclée, dis ? Tu promets ?

MERES. – Fais-moi confiance. Je ne peux pas croire qu'elle puisse te surpasser. Je lui ferai payer sa vile audace et ravalé ses phrases et son urine.  
Profitons d'être seuls : donne-moi ta bouche et ton reste.

CORADINE. – Je sors juste de baignade. Remettons à plus tard.  
Dans un champ de magnolias, un beau narcissé veut qu'on le cueille : j'y vais de ce pas.  
A tout bientôt, mon gouvernant !

8

*Scène à risques.*

*Merès un instant seul. Adamis paraît ensuite.*

MERES. – Et dire que j'étais seul !  
On m'a tendu une pierre.  
Coradine est sculptée comme un mythe en marbre.  
Elle tire ses forces du sol mais elle défie mon ciel.  
C'est un volcan qui pousse.  
Je cogne mon marteau contre sa croupe terrestre ;  
j'éclabousse les abords de ses cuisses et je plante mon drapeau au milieu.  
J'en revendique le droit. L'asile. L'appartenance.  
Qu'un cyclope me tourmente :  
Mon pieu crève son sexe !

Les larmes coulent ; trois gouttes de sang  
et nous voici liés !  
Je deviens son berger, je deviens son mouton...  
Aurais-je à la polir jusqu'à la mort ?  
Coradine est une pierre.  
En tombant dessus, j'ai cassé mon épée.

ADAMIS. – Vous êtes seul ?

MERES. – Mais... Qui vous a permis d'entrer ? Qui êtes-vous ?

ADAMIS. – J'ai un carton. Je suis aussi de la fête. J'étais à la recherche de ma moitié.

MERES. – Il me semble que vous êtes un homme.

ADAMIS. – Il paraît.

MERES. – Et bien : Moi aussi.

ADAMIS. – Ravi.

MERES. – Moi aussi, j'ai « une moitié ». Elle vient juste de partir.

ADAMIS. – Je ne pense pas l'avoir croisée.

MERES. – Elle sort juste.

ADAMIS. – A quoi ressemble-t-elle ?

MERES. – Deux yeux comme nous – légèrement plus grands et plus poilus.  
La courbure du pied plus cambrée et des hanches en saillies. Nez, bouche, membres, des choses en moins mais quelques-unes en plus...

ADAMIS. – Je reconnais ce portrait : c'est ma moitié !  
Elle me transforme en simple tiers.

MERES. – Comment donc ?

ADAMIS. – Elle m'a donné cette demi-mangue et elle divise ses faveurs qu'elle éparpille... Tout est rompu ! Moi le premier....  
Mangez-vous ?

MERES. – Cela m'arrive...

ADAMIS. – Prenez ce morceau de fruit – je vous l’offre –  
Partageons ensemble ce repas.

MERES. – Et bien... Volontiers. Puisque vous me l’offrez...

ADAMIS. – Donne-moi la main.

MERES. – Pourquoi faire ?

ADAMIS. – Embrasse-moi et je te laisse mon morceau.

MERES. – Je veux bien, mais après ? Comment faire pour après ?

ADAMIS. – Il y a un temps pour tout.

MERES. – Voici ma main.

ADAMIS. – Laisse-moi maintenant t’embrasser.

MERES. – Si nous dansions ? C’est vrai : nous n’avons pas encore  
dansé !

ADAMIS. – Suspendre et lâcher ?

MERES. – Suspendre et lâcher ; oui, si tu veux.  
Faire saigner nos voix dans l’ivresse.

ADAMIS. – Accroche-toi à mes yeux.

ADAMIS et MERES, *alternativement et ensemble*. – Suspendre et  
lâcher.

Suspendre... et lâcher.

Suspendre... et lâcher.

Suspendre... et lâcher.

Suspendre et lâcher.

Suspendre...

MERES. –Lâcher.

ADAMIS. – Tu es pareil à moi, ce me semble.

MERES. – C’est ce que je pensais.

ADAMIS. – Ta barbe est plus épaisse et tu sembles plus solide.

MERES. – J’ai passé ma vie à lutter. Je connais les cicatrices par ce  
qu’elles me traversent. De toutes les peines qui existent en ce

monde, la plus grande reste celle du plaisir. Il faut beaucoup lutter pour pouvoir l'obtenir.  
Après de toi couché, je me sens victorieux.  
Vois-tu ce couteau ?

ADAMIS. – Il est à toi ?

MERES. – C'est la défense d'un sanglier tombé un matin sous ma poigne.  
J'y ai glissé ma lame.  
Veux-tu un verre d'alcool ?

ADAMIS. – C'est encore ce qui soulage.

MERES. – Je t'accompagne aussi.

ADAMIS. – Je veux pleurer.

MERES. – Pleure ici.

ADAMIS. – J'avais une femme et elle me double.  
Une épaule de camarade et des caresses contre une tresse de désir. Je veux la prendre par les cheveux et la noyer dans son liquide !  
Termine la mangue : je n'en veux plus.

MERES. – Donne-moi ta bouche.

ADAMIS. – Voici mes lèvres.  
Quelle heure est-il ? Le soleil tourne et moi je tombe.

MERES. – Chut ! Viens dans mon col.

9.

*Scène à rixe.*

EGLAÏS. – C'est ainsi que tu travailles ?

ADAMIS. – Eglais !

MERES. – Eglais ?

EGLAÏS. – Et moi qui étais seule hier ! C'est un ami à toi ?

ADAMIS. – Qu'il semblerait que tu connaisses !

EGLAÏS. – Qu'essaies-tu d'insinuer ?

C'est la première fois que je le vois !

MERES. – Et moi la dernière fois, car Egläis en paraissant m'a fait sauter les yeux.

ADAMIS. – N'était-ce pas votre moitié ?

MERES. – Un tel ravissement ne se laisse pas filer.  
Coradine peut battre la campagne, qu'elle n'espère pas me retrouver.

ADAMIS. – Il y a une autre femme ?

MERES. – Il n'y en a plus maintenant !

ADAMIS. – Egläis ! Dis quelque chose !

EGLAÏS. – Que veux-tu que je dise ? Tu as la chance d'être le premier et tu possèdes déjà la moitié de la mangue.

MERES. – Plus maintenant : je l'ai mangée.

EGLAÏS. – Tu as mangé la mangue ?

MERES. – Adamis me l'a donnée.

EGLAÏS. – Tu lui as donné la mangue ?

ADAMIS. – Je pensais qu'un ver l'avait déjà sucée. Ce n'est peut-être pas la vérité...

MERES. – Maintenant c'est trop tard et déjà consommé. Je veux tirer les fruits de ce qui me revient.

EGLAÏS. – Allez-vous en tous deux ! Je ne veux plus vous voir. Tout est consumé ! Adamis, trouve-toi un arbre pour y poser ton vain squelette et des bêtes à aimer... Des vers pour te sucer. Retire-toi à jamais. N'ose plus représenter ta crasse creuse en ces lieux !  
*(Adamis veut parler, puis il se ravise. Il sort.)*  
*(A Mères)* Qu'est-ce que tu regardes ? Va-t-en ferrer ton âne ailleurs !

MERES. – Je vais...  
*(Il veut dire qu'il va revenir, mais lui aussi se ravise et sort à son tour)*

10.

*Déterrions l'arbre immonde.*

EGLAÏS, *seule*. – Melog affreux de serpent versatile !  
Quel embarras d'esprit ! Me voilà seule – de nouveau. Quel salaud,  
donc ! Je pleure déjà ma peine.  
Mais, « Silence, ma demeure ! » car mon esprit s'apaise à l'idée qu'il  
s'en aille.  
En le chassant, je me libère de son odeur et de l'emprise qu'il a sur  
moi et sur les choses.  
Je l'ai chassé comme il se doit : il a donné sa mangue. Je l'avais  
prévenu.  
Pourquoi l'a-t-il donnée ? Ne lui avais-je pas dit... Folâtre !  
Il a livré sa mangue sans faire état même du noyau !  
Il n'a obtenu que ce qu'il méritait !  
J'ai perdu mon Adamis. Tant pis.  
Reste encore l'autre...  
Comment pourrait-il avoir la même saveur ?  
Silence.

11

*Permutation plausible.*

MERES. – J'ai oublié mon couteau...

EGLAÏS. – Il est ici. Prenez-le.

MERES. – Bien. Alors, je m'en vais... Je n'ai pas grand chose à  
faire ici.

EGLAÏS. – Restez un peu et buvez avec moi.

MERES. – Bien. Volontiers. Je vous sers un verre ?

EGLAÏS. – Vous vous appelez Merès, n'est-ce pas ?

MERES. – Quelqu'un nous a présentés ?

EGLAÏS. – J'ai rencontré Coradine. Elle m'a parlé de vous.

MERES. – Coradine est un passé pour ceux qui vous rencontrent.  
Mais ce passé n'est pas un mal s'il a pu m'introduire...

EGLAÏS. – C'était votre moitié ? Où est-elle à présent ?

MERES. – Aux fleurs. Je ne m'en soucie pas. Vous pourriez le  
comprendre...

EGLAÏS. – Oui. Je crois comprendre, en effet.

MERES. – J’ai maintenant croqué dans la mangue et je vois – je distingue mieux qu’avant.

Je vois ta peau de femme arrosée par la lune et les reflets multiples qui courent après ton corps. Ta poitrine découverte est sanglée par tes seins. Ici démarre la source. Un sang violet sillonne la chair jusqu’aux recoins les plus secrets. Ce sont tes seins qui m’éblouissent !

Audacieuses mamelles contenant flux d’un liquide encore pur.  
Tu es le lys du mot supplice et je m’achève à te décrire.

EGLAÏS. – Encore un mot et je m’étouffe !

MERES. – Adamis est parti, donne-moi sa place ! Nous serons les régents d’un tout nouvel espace !

EGLAÏS. – Adamis a failli. Faut-il que je l’imite ? Et que dira mon double qui me mire si souvent ?

MERES. – C’est le propre de la femme de se laisser tromper, et de tromper les autres, quand l’occasion se fait valoir.

EGLAÏS. – Quel beau parleur tu fais !

MERES. – Et ce n’est pas mon seul talent...

EGLAÏS. – J’en parlerai à mon cygne ! Ressers-moi plutôt un verre.

MERES. – Tu as tort de m’ignorer. Il y a des circonstances où il ne faut pas perdre la perche d’un secours...

EGLAÏS. – Je ne la perds pas, sois tranquille : je la garde sous le coude. Laisse-moi juste prendre un temps – un dernier verre de deuil. Je finis ma gorgée. Ne me regarde pas comme ça : Je te promets de te prendre comme amant. Laisse-moi juste avaler. *(Elle termine son verre)* Allons savourer l’air qui coule un peu plus loin.

*Ils sortent sans voir Adamis qui vient d’entrer.*

ADAMIS. – Dis-moi, Méres, qu’elle est partie pour un autre ; mais surtout pas toi !

La trahison porte la barbe de nos proches et c’est toi qui l’arbore !

Méres, Méres, Méres... Ah tu declares la guerre ?

Et bien, tu peux toujours ferrailer seul !

Je n’ai pas la force de t’opposer quoi que ce soit car Eglais étant perdue, ma vie n’a plus son sens.

Le lierre me ronge. Je m’abandonne – Méres – j’abandonne la partie.



*Bons possédés.*

CORADINE. – J'étais dans l'ombre quand je t'ai vu. Tu es plus beau encore que ce qu'il semble.

ADAMIS. – Comment ? – La deuxième femme ! – Vous me cherchiez ?

CORADINE. – A vrai dire : non.  
Mais la rencontre n'est franchement pas fâcheuse...  
Tu sembles triste et ton visage porte le deuil en cire coulante. Es-tu malade ?

ADAMIS. – D'une maladie qui emporte jusqu'aux feuilles des arbres. J'ai froid jusqu'aux orteils.

CORADINE. – Je te réchauffe ?

ADAMIS. – Merci, mais je préfère encore mon verre.  
Ce qui réduit le mal.

CORADINE. – De quel mal parles-tu ?

ADAMIS. – Un homme m'a ravi mon unique échelas. Eglais était mienne et Méres l'a piquée.

CORADINE. – L'infidèle ! Accepte ce verre. J'y verse de moi.  
Partageons-le ensemble.

ADAMIS. – Méres était ton homme, non ?

CORADINE. – Appelons-ça comme ça. Mais, Merès n'est plus grand chose car nous sommes deux. C'est un rustre à poil dur qui fait pencher les filles à grands coups de discours. Il ne m'intéresse plus.  
Qu'il aille claquer son torse en d'autres...

ADAMIS. – Mais cet ailleurs était mon bien – et sa perte me coûte un peu...  
J'ai trempé mon manteau dans son sac – mon cuir a son odeur.  
Maintenant je dois payer car j'ai failli et partagé la demi-mangue...

CORADINE. – Adamis, viens dans mes terres ! Retourne-moi ! Tu peux prendre racine et planter ta maison. La mienne est vide – et elle t'attend. Ton visage est en pleurs et ma peau en éponge. Ma terre est nue – jachère aride qui t'attendait.

ADAMIS. – Mon corps est pris ailleurs. Je suis engagé. Je suis désolé.

12.

*Trompe-l'œil humide.*

CORADINE. – Et cet ailleurs t'a négligé jusqu'à céder ta propre icône ! Regarde: c'est ton image et je la porte ! Tu reconnais la dédicace ? Ton irréprochable moitié me l'a transmise sans broncher, sans la moindre vergogne ! Vois ce qu'elle fait de tes présents ! Maintenant tu sais. Tu m'appartiens.

ADAMIS. – Voici le coup fatal. Mon âme est ruinée. Je t'appartiens comme à la mort. Fais de moi ce qu'il te plaît. Je ne m'appartiens plus. Je suis un petit tas d'os qui attend patiemment l'érosion... Veux-tu quelque chose en particulier ?

CORADINE. – Que tu entailles un mont, moins prisé que quelque autre, mais plus prêt à te recevoir que le sont les rivières. J'ouvre la terre, je t'y engouffre. Tu t'y reposeras mieux que tous les morts.

ADAMIS. – Alea jacta est...

CORADINE. – Allons jacter sous les feuilles loin des soucis et des pensées qui fanent.

*Ils sortent.*

*Entrent Merès et Eglais, trempés par l'averse.*

MERES. – Quelle saucée ! La pluie te plait, visiblement !

EGLAÏS. – Elle rassure mon corps – elle le réveille !

MERES. – Elle court entre nos membres, ramasse nos deux sueurs jusqu'à nourrir la terre pour la faire patienter.

EGLAÏS. – Il faut que je me lave.

MERES. – Comment, toi aussi ? Nous quittons juste la pluie battante ! Pourquoi laver ton corps ?

EGLAÏS. – Ne m'ennuie pas Méres ! Tu es un bon amant mais tes questions m'ennuient. Retourne à tes éloges et laisse mon corps en paix.

MERES. – Attention à ta langue !  
Je fournis, mais il faudrait veiller à ne pas trop tirer sur la charrette !  
Tu pourrais perdre un nouvel homme !

EGLAÏS. – Des menaces maintenant ? Va courir dans les orties : ça fait circuler le sang ! Si c'est pour des menaces, va-t-en grogner plus loin !

MERES. – Je ne sais pas ce qui me retient, tiens ! Ou plutôt si, je sais : je suis la mangue qui te manque.  
Ne dis pas non, tu mentirais !  
Je te mange du regard et toi tu t'offres... Tu veux garder la face indemne mais ne t'en fais pas : je n'suis pas dupe ! Lave-toi ; je m'en secoue les poils ! L'important est que tu t'offres.

EGLAÏS. – Adamis n'est pas parti ; c'est moi qui l'ai chassé !  
N' imagine pas que tu puisses le remplacer !  
Adamis est en moi, et il le restera, le temps qu'il faut.  
Ne me parle plus jamais de lui.

MERES. – Ais-je mentionné son nom ?

EGLAÏS. – Oh oui ! Rejette la faute ! Tu es meilleur amant que compagnon, sais-tu ? Encore un mot et je t'assomme !

MERES. – Bon : c'est gagné ! Je vais prendre l'air.  
Tu m'appelles quand tu es sèche ?

EGLAÏS. – Tu peux toujours courir ! J'ai de l'eau en réserve...

MERES. – Alors : très bien. Reste mouillée. Je préfère.

EGLAÏS. – Arrache-toi ou je me fâche !

MERES. – J'y vais. Je vais trouver un arbre pour y graver nos noms.

*Il sort.*

13.

*Scène ouverte.*

EGLAÏS, *seule*. – Celui-là ! Quel coule-salive !  
Je tombe un sein, et lui lèche aussitôt ! (*regardant sa poitrine*) Je commence à comprendre...  
Il boit mes mots qu'il régurgite en flatteries flasques ! Vraiment...  
Le jeu a assez duré.  
Je réhabilite Adamis. Il est assez puni. Je crois même qu'il me manque.  
Une fois raccomodés nous reprendrons carrière. Mais...  
Je le sens qui arrive. Allons prendre un verre pour garder contenance.  
Il n'est pas seul : j'entends quelqu'un d'autre ! C'est Coradine !  
C'est elle qui l'accompagne ! Que fait-elle avec lui ? Ils arrivent !  
Cachons-nous pour entendre !

*Entre Coradine et Adamis.*

CORADINE. – Eglais est partie sans demander ses restes. Elle qui aime tant battre des cils, la voici partie battre des jambes avec Méres ! Sois donc heureux..

ADAMIS. – Je vais boire un coup.

CORADINE. – Ta bouche est sèche ?  
Tu embrasses trop !  
Je plaisante, mon cœur...  
Tu ne dis mot depuis un lustre ! Q'y a t-il ?  
Ne suis-je pas assez belle ?

ADAMIS. – Tu possèdes la photo, non ? C'est écrit sur ma pomme.

CORADINE. – C'est écrit certes... Mais, m'est-ce vraiment adressé ?

ADAMIS. – A qui d'autre ? Merès l'empoche – elle me donne...

CORADINE. – Et je te gagne !

EGLAÏS. (*qui surgit*) – Certainement pas !

ADAMIS. – Eglais ?

EGLAÏS. – Ah, je découvre le pot aux roses ! Décidément, on ne peut faire confiance à personne ! Il faut que je tombe sur le pire parmi mon sexe ! Rends-moi mon homme à l'instant même ou je t'étripe!

CORADINE. – D'où tu sors ? Je te tue si tu l'approches...

EGLAÏS. – Ton verre est vide.

CORADINE. – Retourne à ton Méres, je garde Adamis !

EGLAÏS. – Reprends ton homme, je n'en veux plus !

CORADINE. – Trop tard ! Adamis est à moi. C'est moi qui l'arrose.

EGLAÏS. – Rêve ! Je te fendrai la face !

VOIX DE PRINCE. – Ohé les filles ! On se calme ! Fini la dispute ! Vous croyez-vous seules ? Continuez ainsi, et je suspends la fête !

EGLAÏS. – Elle a pris mon amant ! C’est un peu fort !

CORADINE. – Donner, c’est donner. J’ai sa photo dédiéee...

EGLAÏS. – Voleuse !

VOIX DE PRINCE. – Deux hommes dans le jardin, n’est-ce pas assez ?

Voulez-vous que je m’y mêle ?

Bon.

Alors entendez-vous une fois pour toutes!

CORADINE. – Il m’appartient.

EGLAÏS. – Certainement pas !

VOIX DE PRINCE. – S’il faut l’ex-machina pour résoudre...

Adamis, écoute-moi : tu passeras un tiers du temps avec l’une, un tiers avec l’autre.

EGLAÏS. – Et le tiers du milieu ?

VOIX DE PRINCE. – Avec qui bon lui semble ! Adamis : tu peux choisir, c’est toi qui vois.

ADAMIS. – En ce cas : le choix est fait.

VOIX DE PRINCE. – Bien. J’en suis ravi. Maintenant débrouillez-vous et tâchez donc de vous entendre !

*Temps*

EGLAÏS. – Alors ?

*Temps*

CORADINE. – Peut-on savoir ?

ADAMIS. – Quoi ?

EGLAÏS. – Ne nous fais pas baver plus longtemps ! Qui as-tu choisi ?

ADAMIS. – D’entre vous ?

CORADINE. – D’entre nous ! Qui veux-tu ? Dis-nous ?

ADAMIS. – Je ne sais pas. Laissez-moi encore réfléchir.

EGLAÏS. – Comment ?

CORADINE. – Il se fout de nous...

ADAMIS. – Le choix est évident. Il tombe sous le sens.

EGLAÏS. – Qui ?

ADAMIS. – Celle que j'ai choisie est celle qui m'aime. Je lui confirmerai le tiers venu... mais elle le sait.

EGLAÏS. – Profiteur ! Tu te venges...

CORADINE. – Il se venge de celle qui honteusement l'a chassé de son espace et l'a fait fuir ! Il n'y eut que moi qui sus l'aimer et il le sait.

EGLAÏS. – Quelle audace ! Comment oses-tu juger, toi qui voles à tes fins, les effets d'autres femmes ? Profite bien de ton pauvre tiers de temps, car tu déchantes si tu sais !

CORADINE. – Et bien fais place, qu'effectivement j'en profite!

EGLAÏS. – Ne t'en fais pas : j'ai mon tiers de Merès à prendre. Ne crains pas qu'il m'ennuie. Je reviens dare-dare ; en attendant, mon seul Amour, je te laisse la sale besogne. Patiente un peu : le tiers tiré et c'est la quille...

*Elle sort*

14.

*Ouvrons les vannes.*

CORADINE. – L'allumeuse ! Tu ne dis rien ?  
C'est elle n'est-ce pas ?

ADAMIS. – Qu'elle aille rejoindre sa peau pierreuse !

CORADINE. – Tu veux dire que...

ADAMIS. – Elle est de trop et je choisis la beauté même !

CORADINE. – Oh mon Amour ! Si tu savais comme ça me flatte ! Je suis heureuse. Je le savais. Cette petite peste ne pouvait pas tenir ton cœur ! Embrasse-moi vite !

ADAMIS. – Dépêchons-nous.

CORADINE. – Entre vite mon Amour ! Il pleut dehors, je t’ouvre en grand. Tes cheveux sont emmêlés, ébouriffés et sales. Laisse-moi gratter la crasse...

Comme je suis heureuse !

Embrasse-moi. Crache avant si tu veux. Ebroue-toi – Secoue-toi. Fais voler la poussière. Secoue-la. Fais la choir. Je fais le vide. Je t’accueille. Ton souffle est chaud. La sève me monte jusqu’au sommet – je fleuris. Mon âme emprisonnée. Comment fais-tu pour me nourrir ?

ADAMIS. – Donne.

CORADINE. – Tiens.

ADAMIS. – Attends !

CORADINE. – Oui ?

ADAMIS. – Arrête !

CORADINE. – Quoi ?

ADAMIS. – Attends...

CORADINE. – Qu’est-ce que tu fais ?

ADAMIS. – Excuse-moi.

CORADINE. – Qu’est-ce que tu fais ?

ADAMIS. – Attends un peu !

CORADINE. – J’attends !

ADAMIS. – Attends.

CORADINE. – Oui.

ADAMIS. – Qu’est-ce que tu fais ?

CORADINE. – Bien, j’attends...

ADAMIS. – Oui... Attends.

CORADINE. – J’attends quoi ?

ADAMIS. – Je vais prendre un verre.

CORADINE. – Non, attends !

ADAMIS. – Quoi ?

CORADINE. – Qu’est-ce que tu veux ?

ADAMIS. – Boire.

CORADINE. – Non...

ADAMIS. – Quoi ?

CORADINE. – Qu’est-ce que tu voulais, à l’instant ?

ADAMIS. – Rien.

CORADINE. – Si ! Quoi ?

ADAMIS. – Rien.

CORADINE. – Tu ne veux pas me dire ?

ADAMIS. – Quoi ?

CORADINE. – Ce que tu voulais ?

ADAMIS. – Qu’est-ce que tu cherches ?

CORADINE. – Moi ?

ADAMIS. – Toi.

CORADINE. – Rien...

ADAMIS. – Alors !

CORADINE. – Alors quoi ?

ADAMIS. – Alors rien.



*Temps*

CORADINE. – Tu ne veux pas me dire, alors ?

ADAMIS. – Trop tard.

CORADINE. – Pourquoi « trop tard » ?

ADAMIS. – Tu cherches quoi ?

CORADINE. – Savoir.

ADAMIS. – Savoir quoi ?

CORADINE. – Tu m'énerves...

ADAMIS. – Qu'est-ce que tu veux savoir ?

CORADINE. – Je veux savoir ce que tu voulais !

ADAMIS. – Je t'ai dit !

CORADINE. – Quoi ?

ADAMIS. – Je t'ai dit : c'est trop tard...

CORADINE. – Bon. Alors tant pis.

*Temps*

ADAMIS. – Tu veux savoir ?

CORADINE. – Non.

ADAMIS. – Tu ne veux plus savoir ?

CORADINE. – Non.

ADAMIS. – Alors tant pis.

CORADINE. – Tant pis.

*Temps*

ADAMIS. – Tu veux un verre ?

CORADINE. – Non.

ADAMIS. – Tu es sûre ?

CORADINE. – Oui.

ADAMIS. – Je t'en sers un petit. Tiens.

CORADINE , *prend le verre.* – Je n'en veux pas.

ADAMIS. – Je voulais te dire...

CORADINE. – Quoi ?

ADAMIS. – Je voulais te remercier.

CORADINE. – Me remercier ?

ADAMIS. – Oui.

CORADINE. – Pourquoi ?

ADAMIS. – M'avoir offert  
une terre d'asile.

CORADINE. – Je ne t'ai rien offert. Tu m'as choisie. Ne dis pas que  
je t'ai offert alors que tu m'as choisie !  
Tu m'as choisie, non ? Tu m'as choisie n'est-ce pas ?

ADAMIS. – Non.

CORADINE. – Je ne comprends pas Adamis : tu disais m'avoir  
choisie. Pourquoi...

ADAMIS. – J'ai menti.

CORADINE. – Mais non, tu n'as pas pu mentir ! Tu n'as pas menti  
n'est-ce pas ?

ADAMIS. – J'ai menti. Ce n'est pas toi. C'est Eglais que j'ai  
choisie. Elle est la mère et ma moitié.

*(entre Eglais qui écoutait)*

EGLAIS. – Je le savais mon doux terreux ! *(A Coradine)* Cours te  
cacher ! Terre-toi ! Tu as perdu tous les êtres accessibles du monde

humain. Va te faire mettre en d'autres terres ! Retourne ailleurs ! Va chez les morts !

CORADINE. – J'ai perdu la parole...  
*(elle déchire la photo d'Adamis puis elle sort)*

15

*A bâtons rompus.*

ADAMIS. – Tu es dure avec elle !

EGLAÏS. – Quoi ? Veux-tu courir la rejoindre ?

ADAMIS. – Certainement non ! J'ai recouvert ma moitié – t'ai retrouvée toi ; maintenant c'est fini !

EGLAÏS. – Mon enfant...

ADAMIS. – Ma colombe...

EGLAÏS. – Hirondelle...

ADAMIS. – Ma maison...

EGLAÏS. – Viens vers moi, vieille peau !

ADAMIS. – Ma vie...

EGLAÏS. – Mon miroir...

ADAMIS. – Eglais...

EGLAÏS. – Arrête !

ADAMIS. – Vieille outre !

EGLAÏS. – Mon allumeux...

ADAMIS. – Mon amoulee

EGLAÏS. – Mon arbalète...

ADAMIS. – Ma sécréteuse...

EGLAÏS. – Capricieuse malicieuse...

16.

ADAMIS. – Monticule...

*Vapeur de soupirs.*

EGLAÏS. – Performante perforeuse...

ADAMIS. – Sang qui vit – sang qui voit...

EGLAÏS. – Envies-tu mon sang ? Est-ce mon sang que tu veux ?  
Mon sang saigne en ses veines et ta veine au milieu !  
Bois un coup !  
Viens boire ta sœur !

ADAMIS. – Ma bestiole...

EGLAÏS. – Arrête maintenant ! File ! Tu vas tout salir... Arrête, tu papillonnes... Non ! Pas là ! Je ne plaisante plus maintenant ! Tu arrêtes tout de suite ou ... Aïe ! Non, non... D'accord tu as gagné... Maintenant débarrasse le plancher : je me lave. Trouve un filet et pars chasser l'éphémère ! Ne reviens qu'avec un plein panier !

ADAMIS. – J'y vais ! A tout à l'heure, mon âme en cœur !

*Il sort.*

EGLAÏS, *seule*. – Adamis est vivant.

Adamis est à moi.

L'arbre en fleurs. Encore une heure et je m'endors.

Je rêve d'Amour. Le vent souffle.

Le ciel éthéré renvoie l'homme à sa femme...

J'ouvre le col.

Je respire fort – diaphragme ouvert – il sent la terre.

Je respire fort et je le sens. Il est derrière – devant... Il prolifère un

peu partout et il émane. Il sent la vie. La mauvaise herbe.

Il prend pied dans les sillons – les encolures.

Mon encolure lui est ouverte car j'ai la place pour l'y loger.

Sa vie secrète aux alentours tous les parfums du monde entier.

La terre est cuite si je bouillonne...

C'est une poussière perdue d'étoile qui planta l'homme sur un rocher.

L'homme est planté sur ce rocher.

Je suis la rose qui l'accompagne.

Je suis indivisible.

De mon sang, je teins la fleur en rouge.

Je colore le monde. Je propose un parfum qui lui ressemble.

Je le diffuse.

Faire confiance à la chimie.

17.

*LA scène.*

THALIE. – L’histoire tourne mal. La fin est proche.  
Le jeu a mal tourné. Le ton est monté et la comédie foire...  
Ce que j’ai à dire, mieux aurait valu que tu n’eusses jamais à  
l’entendre !

EGLAÏS. – Qui es-tu ? Qu’as-tu à dire qui te pèse tant ?  
Tes paroles m’assombrissent...

THALIE. – Mon rôle n’est pas d’annoncer pareilles nouvelles...  
Mais en tirant la courte paille, j’ai choisi le mauvais brin...

EGLAÏS. – Parle !

THALIE. – Il est trop tard pour reculer : je dois te dire.  
Mais avant tout, garde ton calme et prends un verre. Tu vas savoir...

EGLAÏS. – Vas-tu parler ?

THALIE. – Prince m’envoie comme émissaire – il m’a fait mettre  
l’uniforme – la fête est finie – le sang a coulé – Adamis est mort.

EGLAÏS. – Quelles paroles verses-tu ? As-tu bu ? Adamis ? Mon  
amant... Mort ?

THALIE. – Si le fait n’était pas, tu ne me verrais pas.

EGLAÏS. – Adamis ? Mort ? Non ! C’est impossible ! Je ne veux pas  
te croire ! On t’aura envoyée pour me perdre ! Coradine ! Tu dois  
être une rivale ! Un nouveau piège...

THALIE. – Coradine est sortie comme un cours d’eau en crue. Elle  
tirait par ses cils de longs filets de larmes qui allongent la pluie d’un  
arrière-goût salé. Elle courut vers celui qui était son amant et lâchant  
tout d’un coup, elle s’écrase aux pieds de celui qui l’aima.  
Merès (car c’était lui) attendait à l’abri sous un saule.  
Il recueillit le visage horrible – estropié dans ses mains. Puis il  
questionna la figure grimaçante et souillée qui, entre deux secousses,  
tentait de lui parler...  
Elle lui avoua tout.

On entendit alors comme un cri des falaises !  
Merès poussa le torse à le faire éclater et renversa la tête en injuriant  
le ciel !

Il part dans une course effrénée qui soulève la terre. Des flaques de  
boue retombent derrière lui lorsqu’il parvient au devant d’Adamis.  
Le pauvre enfant, filet en main, tentait vainement d’emprisonner des  
papillons...

Il n’a pas le temps de se confondre que déjà l’autre a chargé et planté  
son couteau au creux de l’aine du jeune garçon. Dans la chair tendre,  
la lame s’enfonce sans résistance, et de la blessure coule abondamment  
une résine épaisse et sanglante.

Les deux hommes, vis-à-vis, un court espace entre leurs corps, se regardent...

Un corps s'effondre faisant tomber quelques feuilles qui l'accompagnent,  
et se moulant comme un fossile dans la terre imbibée, il regagne le sol qui l'avait façonné.

EGLAÏS. – Hélas ! J'entends ton récit et je te crois... Coradine a œuvré pour alourdir ma peine. Elle m'a retiré ce qu'elle m'enviait. Je la tuerai pour la punir !

THALIE. – On ne tue pas ce qui n'est plus...

EGLAÏS. – Qu'est-ce encore ?

THALIE. – Après l'extrême outrage, est arrivée celle que la rage du meurtrier avait semée dix pas derrière.

Un masque en cire avait couvert les traits de la jeune femme...

Lorsqu'elle vit l'acte funèbre, son corps se déforma. De la figure craquelée sortit un son strident – vertébral. Les colonnes se fissurèrent – les animaux plongèrent dans leur terrier.

La face fendue plia en deux.

D'un geste brute, elle arrache le couteau des cuisses encore mûres, et elle l'enfonce aussitôt dans son ventre.

Dans un râle elle s'effrite et s'écroule sur le corps encore chaud du chasseur.

EGLAÏS. – Pauvre femme ! Elle a rejoint ses profondeurs emmenant mon amant...

THALIE. – Voyant la scène, Merès mugit, dressant les poils ! De la sueur sortait de ses narines. Mais l'acte était commis ; et les secousses sismiques qui agitaient son corps vibrant achèvent le tableau qu'ici tu me vois peindre...

EGLAÏS. – Où est le charnier ? Je dois aller voir ! Puissé-je aller pleurer les morceaux d'Adamis...

THALIE. – Non loin d'ici, mais n'attèle pas ton cortège, car je vois venir l'équarrisseur en chef traînant son gibier. Il est comme affolé...

*Entre Merès, tirant le corps d'Adamis pris dans un filet, et brandissant de l'autre main les organes génitaux de la victime.*

MERES. – Rince-toi, Femme ! Et n'oublie pas les yeux !

Lave-toi en profondeur car la terre s'est levée !

Un vent de crasse a soufflé dans mes oreilles...

Sale Bougasse !

Je me suis débouché les ormeaux.

Quand une puce me suce, je la gratte à bout d'ongle !

Jovanotte fringue sans se soucier du sang qui coule ?

Jovanotte fringue ! Elle court la bête à trois pattes !

Je ferai abonder tes peines et tes grossesses...

Car, je te le dis : le sang a coulé !

J'ai retiré l'esguillette du rigolo qui t'amusait ! La voici...  
Inoffensive limace.  
Reçois ce corps sans queue ! Je t'offre ce tronc mort qui se vide ;  
fais-en ta farce !  
Pleurs un coup ! Rince tes larmes ! Rince-toi !

EGLAÏS. – Où vas-tu ?

MERES. – Je pars jeter ça dans la mer.

*Il sort.*

THALIE. – Quel fauve!

EGLAÏS. – Adamis ! Mon Amour! Qu'est-ce qu'il t'a fait? Il t'a  
amputé – Mon chéri, il t'a sacrifié, mon Amour... N'espère pas  
revenir Merès, tu tomberais sur un os !

THALIE. – Tu devras pourtant lui pardonner...

EGLAÏS. – Te voilà pris dans un filet, mon cœur – des fleurs, des  
ronces et de la boue autour...  
Je vais te laver. Aidez-moi s'il vous plait.

THALIE. – Je suis confuse. La situation a dérapé. Je ne sais pas quoi  
dire...

EGLAÏS. – Il faut faire place aux larmes et lui faire sa toilette.  
C'est important.

Tiens-le bien !

Ce soir, les astres ont cessé la révolution. Les lumières vont  
s'éteindre.

Dehors, c'est le cours qui flâne sans cicatrices mais ici, il va l'amble  
et sa course est freinée par la mort.

Tiens, un narcissé ! La fleur est belle...

Le sens est cassé, c'est sûr ! Comment vais-je faire pour le réparer ?

On me l'a mis à l'envers !

Sacré Merès !

Regarde : il a du pissenlit dans les babines...

Ne termine pas tout ! Laisse-moi faire encore pour demain...

Il faut chasser les mauvais poils – le bac est plein, mon cœur  
brancille.

Quel bouche-trou, celui-là !

Première, deuxième... Une révérence ! Quels sont les pas, déjà ?

Suspendre et lâcher... Oui ! Lâche-moi !

Mon amour, souvenez-vous : les plaies ! Est-il parti?

Je vomis du fenouil.

*(elle chante)*« Aucun homme ici bas, ou mari, ou amant,

N'aura le droit vers moi d'avancer en bandant ! »

Où sont les noirs charbons, allumette? C'est trop tard, ils sont  
rouges...

J'ai tiré mes vingt ans et j'vas rester vieille fille. Aux aiguilles du  
cadran des ritournelles, j'ai perdu mon amant. Mon cavalier mort est  
cerné de foin qui devient du fumier. J'ai peine à l'arracher ! Son  
odeur est déjà charognée. Ça pue la crève !

Quelle heure est-il ? Déjà tard, non ?

Prenez ce romarin.

« Et ainsi elle eut son enfant et l'appelle hirondelle »...

J'ai qu'à rester assise – écouter pousser les fleurs et parfumer les cheveux ...

L'histoire est creuse et elle sonne faux. Si au moins j'avais un peigne...

Et v'la la dernière pierre ! Encore une qu'ils n'auront pas!

L'édifice est peu solide.

Zoup ! Une par terre !

J'ai glissé d'ssus – j'ai cassé ma binette.

J'suis patatrac... Les os en charpie – l'bourrier qu'y m'remonte.

Sale pelote à démêler : y'a qu'à brûler tout l'attirail !

THALIE. – Tes paroles se vident de leur sens, tout comme tes gestes

...

EGLAÏS. – J'ai perdu la parole. Le sens s'en est allé avec mon homme.

18.

*La mort devient vie.*

PRINCE. – Viens Thalie, allons-nous-en !

THALIE. – Tout fout le camp ! La spirale se vrille. Je ne contrôle plus.

PRINCE. – L'expérience a foiré. Plions bagages !

THALIE. – Mais eux ? Qu'est-ce qu'on en fait ?

PRINCE. – Sacrifice, ma chère ! Sacrifice !

THALIE. – On les abandonne ?

PRINCE. – Laissons-les choir !

THALIE. – Et s'ils nous réclament ?

PRINCE. – Qu'ils nous invoquent et nous verrons !

THALIE. – Croyez-moi, nous n'avons pas lieu de plaisanter !

PRINCE. – Je ne plaisante pas : partons.

THALIE. – Je récupère mon lierre au cas où. Tout est foutu mais au moins, la comédie est sauvée. Aidez-moi Prince, mettons, comme un soldat, Adamis sur l'estrade...

Au fardeau de ces tristes jours, mettons un peu d'entrain. Nous irons de mieux en mieux.



Partons.  
Vous, les cadets, sortez et façonnez votre adama.  
Plantez un arbre inoffensif aux fruits multiples.  
Laissez mûrir.  
Ne vous méfiez de rien.  
Mangez les fruits.  
Tuez l'épeire.  
Fabulez.  
Fuyez les dieux.  
Habillez-vous  
    si ça vous chante.  
Criez fort.  
Buvez beaucoup.  
Faites-vous voir.  
Parlez.  
Excitez-vous.  
Unissez-vous.  
Battissez-nous.  
Aimez trop.  
Sans entraves.  
Dressez-vous  
    violemment.  
Levez-vous  
    prestement.  
Érigez-vous  
    Vous, les cadets.

\*

Aout 2003